
Littérature(s), identité(s) régionale(s) et Grande Guerre en Bretagne

Literatures, Regional Identities and the Great War in Brittany

Yann Lagadec

**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/siecles/2723>

DOI : [10.4000/siecles.2723](https://doi.org/10.4000/siecles.2723)

ISSN : 2275-2129

Éditeur

Centre d'Histoire "Espaces et Cultures"

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2014

ISSN : 1266-6726

Référence électronique

Yann Lagadec, « Littérature(s), identité(s) régionale(s) et Grande Guerre en Bretagne », *Siècles* [En ligne], 39-40 | 2014, mis en ligne le 27 novembre 2015, consulté le 17 janvier 2024. URL : <http://journals.openedition.org/siecles/2723> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/siecles.2723>

Ce document a été généré automatiquement le 17 janvier 2024.

Le texte et les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés), sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Littérature(s), identité(s) régionale(s) et Grande Guerre en Bretagne

Literatures, Regional Identities and the Great War in Brittany

Yann Lagadec

- 1 « Le livre des poésies de Yann-Per Calloc’h, le barde *Bleimor*, attendu avec tant d’impatience par tous ceux qui avaient entendu parler du grand mort, vient enfin de paraître », écrit en mai 1921 Olivier Mordrelle dans le journal autonomiste *Breizh Atao*, évoquant *Ar en Deulin*, recueil en breton composé pour une part au front par le poète groisillon, tué au printemps 1917 alors qu’il servait comme sous-lieutenant au 219^e RI de Brest. Mordrelle s’autorise cependant une critique :

« Il est à regretter que [la biographie de Calloc’h] soit ornée de considérations sur la “petite” et la “grande” patrie. On y lit : “Les Bretons savent mourir courageusement pour la grande patrie quand il le faut... Mais l’idée celtique, l’idée bretonne que représente la petite Patrie peut encore rendre de plus grands services que le sang breton lui-même à la France (!) qui est, elle aussi, il ne faudrait jamais l’oublier, une nation celtique”. Qu’on nous épargne à l’avenir de semblables foutaises dont le chant de *Bleimor* supporte mal le contact¹. »

- 2 En quelques lignes, le militant nationaliste dit bien ce que sont certains des enjeux autour de la littérature, de l’identité régionale et de la Grande Guerre en Bretagne, notamment en ce qui concerne l’articulation entre grande et petite patries.
- 3 Ici comme ailleurs, écrivains et « écrivants » – mobilisés ou non – mais aussi lecteurs se trouvent confrontés à la nécessaire adaptation à la situation de guerre : le départ de certains au front, la censure, les difficultés matérielles à se faire imprimer alors que le papier vient à manquer, l’inscription dans le discours ambiant, largement favorable à la guerre, quelle qu’en soit la justification. Ici pourtant, l’étude de la littérature de guerre et de la littérature en guerre est sans doute l’une de ces voies encore trop peu suivies pour tenter de comprendre comment la Grande Guerre contribue tout à la fois à la

révision d'une partie des stéréotypes associés à la Bretagne et à l'affirmation plus claire, et sans doute plus large, d'une certaine identité bretonne.

- 4 Certes, le sujet n'est pas totalement neuf². Mais, à l'instar de ce que l'on peut observer en d'autres régions, les études consacrées aux lettres bretonnes s'arrêtent souvent à la veille de la Grande Guerre ou l'englobent sans s'y intéresser pour elle-même. Surtout, la question des limites de ce qu'il faut inclure dans la « littérature » n'est jamais explicitement posée : la publication peut indéniablement constituer un critère pratique de distinction entre ce qui méritera ici notre attention et le reste des écrits de guerre, lettres ou carnets notamment. Il n'en reste pas moins que tous les textes publiés – y compris ceux rédigés explicitement en vue d'une publication – n'ont pas le même statut « littéraire » : Le Goffic ou Vercel n'ont *a priori* rien de commun avec le modeste Joseph Lec'hvien qui publie, en breton, dans les années 1920, un texte racontant sa captivité en Allemagne et son évasion. Convenait-il, par ailleurs, d'intégrer les nombreux récits, poèmes, romans publiés sous forme de feuilleton dans la presse bretonne, sachant qu'y figurent des textes de certains auteurs, de Botrel à Le Goffic, pour lesquels la question ne se pose pas ? Le choix qui a été fait ici est celui de s'intéresser à ces « littératures » – au pluriel – multiples, à ces publications de niveaux certes très différents, d'auteurs reconnus comme d'écrivains occasionnels publiant cependant, sous des formes variables, en français et en breton, pour des publics eux aussi très variés : tous contribuent en effet à la construction – mais aussi à la remise en question – d'identités territoriales complexes, pendant comme après la guerre³.
- 5 Trois pistes ont été plus particulièrement retenues, de la figure du Breton dans la littérature de guerre à l'étude de la littérature en langue bretonne, en passant par les efforts faits par les écrivains afin d'articuler grande et petite patries⁴.

La figure du Breton dans la littérature de/en guerre « nationale » : la grande patrie, malgré la petite...

- 6 La question des liens entre la petite et la grande patrie n'en est sans doute pas véritablement une en tant que telle lorsque l'on se penche sur les œuvres marquantes de la littérature de guerre. Elle y apparaît cependant comme en filigrane, de manière assez régulière. Ce qu'offre alors à saisir cette littérature, fictionnelle ou pas, c'est une sorte de géographie mentale des régions qui « comptent », éventuellement même plus simplement qui « existent », implicitement donc des identités régionales perçues comme telles dans la France de 1914. Elles sont au final assez peu nombreuses.
- 7 « Le dernier » de ses camarades de chambrée que décrit Dartemont, le narrateur du roman *La Peur*, de Gabriel Chevallier, évacué vers un hôpital de l'arrière après avoir lui-même été touché, « est un petit Breton, très jeune, blessé sur tout un côté du corps, atteint de gangrène, dont on rogne constamment deux membres : un bras et une jambe⁵ ». S'il note qu'il « est totalement illettré et parle un patois incompréhensible, où l'on ne distingue que les injures grossières dont il accable les infirmières », il signale aussi les « horribles cris » qu'il pousse en raison de la douleur, chacun s'étonnant « que ces cris soient si rares et que son corps ait autant de résistance ». Pour ambivalente qu'elle soit, l'image que donne Chevallier du soldat breton n'est pas si éloignée que cela des stéréotypes le concernant : c'est pour une part un « plouc » ignorant que décrit aussi Marc Bloch dans ses carnets, alors qu'il est en garnison au dépôt du 72^e RI, replié

d'Amiens à Morlaix. Mais le jeune blessé de *La Peur* est aussi celui dont la force presque brute face à la douleur surprend tous ses camarades⁶. Il n'est d'ailleurs pas anodin que les références à des origines régionales soient finalement assez rares dans la littérature de guerre. Outre ce Breton, Chevallier évoque brièvement « le sergent Nègre, de Limoges », dont les caractéristiques sont cependant plus liées à son statut de sous-officier qu'à ses origines limousines, et, plus longuement, les « camarades, presque tous méridionaux » du régiment avec lequel Dartemont rejoint le front, dans l'Aisne, en 1917⁷. Ces soldats, « très démonstratifs » écrit Chevallier, ont eux aussi tout des stéréotypes qui leur sont généralement associés, déclarant par exemple qu'« on est venus se battre pour les autres. Ce n'est pas notre pays qui était attaqué⁸ ».

- 8 Le fait que l'auteur choisisse ici de mettre en exergue ces deux origines régionales ne doit sans doute rien au hasard. D'une part parce que ce sont ces Bretons et Méridionaux qui, avec les Parisiens des quartiers populaires et les « Chtis », semblent les plus régulièrement mentionnés explicitement car aussi probablement les plus clairement identifiés, tant dans les textes publiés au sujet de la guerre que dans les témoignages non destinés à la publication⁹. D'autre part parce que l'image du Breton se construit justement pour une part en opposition à celle du Méridional, positive pour l'un, plus négative pour l'autre¹⁰.
- 9 Nombre de textes mettent ainsi en avant, sous des formes variables, les qualités – pour une part fantasmées – des soldats bretons. Les exemples n'en manquent guère. « Les lauriers ont été jetés par brassées à nos Bretons » note par exemple un brancardier anonyme dans un récit publié en 1918 sous le titre « Avec les Bretons dans la bataille de France (14-23 juillet 1918) » dans la revue jésuite *Études* : l'on chercherait en vain un texte de même nature dans cette revue, évoquant Normands, Limousins ou Bourguignons¹¹. Selon l'auteur, « il est écrit que la division des “coriaces” – le terme mérite d'être noté – ne connaît pas le repos. Aujourd'hui, il va falloir en remettre ». « Nos Bretons sont montés cinq fois à l'assaut du village » précise-t-il plus loin. « Beaux soldats, les fils de sainte Anne ! » conclut-il au sujet de ceux qu'il qualifie ailleurs de « Bretons fidèles » en évoquant ceux qui sont morts « face à l'ennemi, à genoux et prêts à bondir, les armes à la main¹² ». Même son de cloche dans le texte dû à la plume d'un aumônier militaire relatant ses premiers jours au front, dans un groupe de brancardiers de corps d'armée (GBC) : se présentant au colonel commandant son régiment, celui-ci lui propose de venir à la messe le dimanche suivant ; « j'ai beaucoup de Bretons parmi les renforts nouvellement arrivés ; ils seront contents » conclut-il¹³.
- 10 Bons catholiques, un peu frustes, mais pour ces raisons mêmes combattants courageux, durs au mal : telle est l'image que véhicule une bonne part de cette littérature de guerre dont il ne saurait bien sûr être ici question de faire une étude prétendant à la moindre exhaustivité – et encore moins de prétendre que les Bretons y sont systématiquement mentionnés : point de Bretons chez Genevoix, ou chez Dorgelès par exemple. Ils sont cependant assez largement présents dans toute la littérature maritime, par exemple dans les ouvrages du commandant Vedel, *Nos marins à la guerre. Sur mer et sur terre*, paru chez Payot en 1916 ou *Sur nos fronts de mer*, publié chez Plon en 1918. Décrivant les survivants du *Gambetta*, croiseur-cuirassé torpillé en avril 1915 dans le canal d'Otrante, il note que ce sont « des Bretons, en majorité, qui sont certainement ce qu'il y a de meilleur et de plus solide dans la Marine. Mais pas un officier, nous l'avons signalé¹⁴ ». Comme si un Breton ne pouvait être officier. Quant à l'amiral Ronarc'h, l'homme de

Dixmude, il est, selon lui, « Breton dans toute l'acception du terme, y compris la légendaire opiniâtreté¹⁵ ».

- 11 Jeune agrégé de lettres originaire du Puy-de-Dôme, nommé professeur au lycée de Quimper, Gabriel Bounoure est mobilisé comme officier aux 118^e puis 19^e RI qui recrutent principalement en Basse-Bretagne. C'est à ces hommes qu'il consacre sans doute les premiers textes qu'il publie, notamment en 1914 et 1916 dans *La Revue de Paris*, évoquant dans l'un la découverte de la guerre des tranchées, dans l'autre l'offensive de Champagne en septembre 1915, de manière fort elliptique cependant. Là n'est pas le cœur de son propos. Ce sont bien plus les effets de la guerre sur les hommes – et sur lui-même, dans le cadre d'une « écriture de soi »¹⁶ – qui l'intéressent : « Avant la guerre, je ne connaissais pas Alain-René » explique-t-il dans les premières lignes de l'article de 1916. « Avant la guerre, je ne me connaissais pas moi-même, m'a-t-il dit lui-même dans la tranchée de Tahure » poursuit-il, évoquant, dans l'article de 1914, ce qu'apporte la guerre « à la connaissance de soi »¹⁷. Les Bretons y apparaissent sous des traits assez proches de ceux déjà évoqués. Ce sont tout d'abord des ruraux un peu frustes, qui ne sont pas totalement de son monde, qu'il juge cependant avec une certaine sympathie : ainsi, quand il évoque « la présence des uhlans (que mes Bretons, en toute naïveté, appellent les hurlants) » ou encore Bourhis, son « sympathique boy » – comprendre son ordonnance –, « le brave à trois poils¹⁸ ». À un autre endroit, il note :
 « Dans les *Amitiés françaises*, Barrès parle de l'immonde odeur des Allemands restée en son souvenir depuis 1870. Quel n'est pas l'affinement, la délicatesse de notre race pour que des paysans bretons éprouvent les mêmes répugnances que le dandy Philippe¹⁹. »
- 12 Sa Bretagne est aussi, indirectement, celle d'un certain « exotisme », lié à la langue : mentionnant les « blagues en breton » lancées à la cantonade à des chauffeurs de camions automobiles, « des Auvergnats du 13^e corps », le narrateur craint qu'ils ne prennent ses hommes « pour une race de Sénégalais au teint plus pâle et portant le costume de l'infanterie métropolitaine, mais n'ayant pas renoncé au jargon natal²⁰ ». Une langue qu'il ne maîtrise pas lui-même, rappelant, lorsqu'il décrit un assaut que l'on suppose être celui du 25 septembre 1915, que « tout ça criait : les jurons boches mêlés aux "Garce" [en fait « *gast* », littéralement « putain »] de mes Bretons²¹ ».
- 13 Si les Bretons apparaissent ainsi comme de solides combattants, ils ne le sont pas suffisamment cependant pour figurer aux côtés de « la division marocaine [de] la légion, du vingtième corps », celui de Nancy, que mentionne Dorgelès dans une scène des *Croix de bois* qui n'est pas sans rappeler cette même offensive de Champagne²². Pourtant, c'est un Breton qui constitue le personnage central de *Capitaine Conan*, le roman pour lequel Roger Vercelet obtient le prix Goncourt en 1934, alors, il est vrai, qu'il enseigne à Dinan depuis 1921. Ce Manceau de la classe 1914, mobilisé tout d'abord comme brancardier en raison de ses problèmes de vue, promu caporal puis sergent, devenu aspirant en 1917, blessé et cité en 1918 alors qu'il sert au 114^e RI de Saint-Maixent, fait du héros éponyme de son roman « un petit Breton, un Malouin râblé, à épaules larges, avec de gros bras durs et une tête ronde, un visage qui semble avoir été repoussé du dedans par une boule, des joues rouges et luisantes, de ces joues de gosses rubicondes qui font s'extasier les Parisiennes, quand elles les rencontrent, barbouillées de crasse et de beurre, dans une cour de ferme au bord des routes²³ ».
- 14 Celui qui n'est encore que le lieutenant Conan « a gardé le béret, l'uniforme bleu marine, la fourragère rouge des chasseurs à pied, son corps d'origine. Cinq étoiles et

trois palmes se touchent sur le ruban trop court de sa croix de guerre ». « Légion d'honneur » indique enfin le narrateur. Son ordonnance se nomme Rouzic, « un pays à moi » précise Conan – « c'est le bon gars, mais tu peux le laisser coucher dans l'église sans danger pour le Saint-Esprit ! » – faisant siens, ainsi, une fois encore, certains des stéréotypes attachés au combattant breton.

- 15 En Bretagne, la réception de l'ouvrage est ambiguë : entre fierté régionale et malaise à l'égard du héros du roman, ce guerrier, ce « fauve » qui, la paix venue, vante « la douce liberté des tranchées ». *L'Ouest-Éclair*, quotidien auquel collabore Roger Vercel, décrit Conan comme « un vrai et solide Breton, sympathique en dépit de ses pires violences » et estime que « le chef-d'œuvre de l'année [...] pose un mystère redoutable²⁴ ». Dans *La Bretagne touristique* de décembre 1934, Marie-Paule Salonne prend moins de précautions :

« Capitaine Conan n'est peut-être qu'un livre de guerre comme il y en a d'autres : livre pénible et lourd de conclusions à double face [...]. Mais qu'importe que Conan nous blesse, après tout, puisque Vercel demeure le peintre magistral de Du Guesclin²⁵ ! »

- 16 *Capitaine Conan* apparaît en effet bien loin des thèmes au cœur de la plupart des publications des écrivains bretons – l'engagement valeureux des soldats, la gloire de la victoire, les liens entre grande et petite patrie –, sans doute plus consensuels, plus vendeurs aussi.

Les écrivains bretons et la Grande Guerre : articuler grande et petite patrie

- 17 L'on pourrait, à n'en pas douter, appliquer à la Bretagne les grandes lignes des questionnements mis en œuvre par Nicolas Beaupré à l'échelle de la France et de l'Allemagne. Les problèmes qui se posent ici en effet sont identiques : la mobilisation et l'engagement des écrivains – les cas de Le Febvre ou Guéhenno l'illustrent²⁶ –, la fabrique de l'écrivain combattant, l'émergence du genre du récit de guerre, la censure pour en rester à ces quelques exemples. L'on retrouverait d'ailleurs ici, non pas un *Bulletin des écrivains de 14* comparable à celui publié par la rédaction de *L'Intransigeant*, mais, dans certaines publications au moins, une rubrique du même genre. Ainsi dans *La Pensée bretonne* d'Yves Le Febvre. Ainsi, aussi et surtout, dans le *Journal de Pontivy*, modeste hebdomadaire d'une modeste sous-préfecture d'à peine 9 500 habitants : Émile Gilles, instituteur, auteur entre autres sous le pseudonyme de Gilles de Saint-Ivy d'un volume intitulé *La Chouannerie et ses victimes*, un de ces « bleus de Bretagne », cependant proche des milieux régionalistes, publie une rubrique intitulée « Les Bretons²⁷ ». Il y donne régulièrement des nouvelles des artistes ou – pour ce qui nous intéresse ici – des écrivains de la région, dont beaucoup sont, il est vrai, assez largement oubliés aujourd'hui.

- 18 Il s'agit pour l'essentiel de mettre en scène la mobilisation des lettres bretonnes dans la guerre, la manière dont la petite patrie se met au service de la grande, sous diverses formes d'ailleurs. Émile Gilles évoque ainsi régulièrement les écrivains partis pour le front, tel « le romancier J[oseph] Berthier, dont nos lecteurs ont pu apprécier dans ce journal les intéressants articles qu'il avait croqués sur le vif au front », un romancier dont on peine cependant, aujourd'hui, à retrouver la moindre œuvre²⁸. Quelques mois plus tôt, c'est de « Jaffrenou – Taldir – directeur d'*Ar Bobl* » qu'il donne des nouvelles :

« Il est en campagne depuis 4 mois ; il a parcouru avec les États-Majors la Marne, l'Aisne, l'Oise, le Pas-de-Calais, la Somme etc. Ses fonctions d'automobiliste lui ont permis, et il s'en félicite comme journaliste, de voir la guerre de près. Il a été comme on dit aux premières galeries. Il nous contera quelque jour les horreurs et les grandeurs dont il a été témoin... s'il plaît aux génies celtiques, ajoute-t-il. Nous souhaitons bonne chance et prompt retour au barde breton²⁹. »

- 19 Émile Gilles tient cependant, dans le même temps, à évoquer la mobilisation plus indirecte d'autres écrivains, par fils ou frères interposés notamment. En octobre 1915, il annonce par exemple la mort de Robert Le Braz, fils d'Anatole, « tombé glorieusement le 24 septembre d'une balle au cœur³⁰ ». Quant à « Charles Géniaux, le grand écrivain breton que son état précaire tient éloigné du service armé [...] plusieurs de ses parents sont blessés ou prisonniers. Son cousin de Vannes, le capitaine Louis Frélaut (fils du général) a été tué³¹ ». Dans le cas présent, Gilles insiste surtout sur le fait que Géniaux « visite les hôpitaux, interroge les prisonniers. Il écrit pour *Les Annales* un roman sur la guerre que son beau-frère Jordic, qui est au feu depuis les premiers jours d'août, illustrera de croquis pris sur le vif ». Quelques semaines plus tôt, il s'attardait sur le cas d'« Yves Le Febvre, l'écrivain si connu et apprécié pour sa haute valeur littéraire, membre de la Société des gens de lettres et juge de paix à Plouescat (Finistère), [...] mobilisé au 87^e territorial³² ». Quant à « notre éminent compatriote Anatole Le Braz », au cœur de la chronique du 7 novembre 1915, Émile Gilles insiste sur le fait que « bien qu'accablé de douleur » après le décès de son fils, « il a accepté cependant de retourner aux États-Unis, où il va arriver alors que les intrigues allemandes s'essaient à désintéresser l'Amérique de la guerre européenne. Sa voix chaude et prenante, plus forte que sa propre douleur, revivifiera certainement les sympathies américaines et la France, comme le dit un de nos compatriotes, "aura encore une dette de plus envers la Bretagne"³³ ». La question de la « dette » de la grande patrie à la petite est ainsi posée très explicitement et très précocement, dès 1915 ; elle ressurgira de manière régulière ensuite, en Bretagne mais pas seulement³⁴.
- 20 La mobilisation de la Bretagne littéraire, qui est aussi celle de la Bretagne tout entière, est en effet porteuse d'avenir pour la région : tel est, pour une large part, le message plus ou moins explicite de la rubrique « Les Bretons » du *Journal de Pontivy*. Mais c'est aussi celui porté par la plupart des écrivains bretons, sous des formes certes variables. Je ne m'étendrai pas ici sur le cas de Théodore Botrel, le barde/chansonnier. On lui doit de 900 à 1 300 chansons ou poèmes, des « œuvrettes » selon les termes de François Mérieux et Yves Le Gall dans *l'Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne*, mais aussi des pièces de théâtre et plusieurs recueils, une dizaine avant 1914, d'où ressortent quelques thèmes majeurs, la mer, la nature bretonne, la société paysanne, la chouannerie... Il change sans doute de statut avec la guerre, alors qu'il s'engage en août 1914 au 41^e RI de Rennes, malgré son âge (46 ans). Promu « barde des armées », il multiplie les tournées sur le front, dont la presse – notamment bretonne – rend largement compte. Il publie plusieurs recueils au cours de cette période – *Les Chants au bivouac* en 1915, *Les Chansons de route* en 1916 chez Payot, *Les Refrains de guerre de Botrel* en 1917 –, une pièce de théâtre aussi, *Le Vieux poilu*, pièce en un acte en 1917. Si son engagement est avant tout celui pour la grande patrie, il n'en oublie pas pour autant la petite, en privilégiant par exemple les tournées auprès des troupes bretonnes – par exemple en janvier 1916, dans le secteur de Quennevières, tenu entre autres par la 61^e DI de Nantes, tournée au cours de laquelle il doit être hospitalisé³⁵ –, en recourant aussi aux chants en breton : nous y reviendrons.

- 21 L'« œuvre de guerre » de Charles Le Goffic – dont l'audience dépasse largement la Bretagne, ses livres étant édités à Paris, chez Plon notamment – relève de la même logique. Auteur d'une trentaine d'ouvrages déjà, le Lannionais, proche de l'Action française et membre-fondateur de l'Union régionaliste bretonne, exploite pleinement la veine de la littérature de guerre, une littérature de circonstance permettant de célébrer l'action des Bretons. En publiant dès 1915, dans la *Revue des deux mondes* tout d'abord, puis chez Plon, *Dixmude. Un chapitre de l'histoire des fusiliers marins*, dédié à son fils Jean, médecin au 1^{er} RFM, il contribue à populariser cette bataille, à faire aussi et surtout de « ces Thermopyles du Nord » le lieu de mémoire de la bravoure bretonne³⁶. Henri Clouard, dans le compte-rendu qu'il fait de l'ouvrage – « le premier récit complet et clair d'une série d'opérations qui brillera, dans l'épopée de la grande guerre, en chant quasi-divin »... – dans la *Revue hebdomadaire*, en juin 1915, écrit ainsi³⁷ :

« Étrange sort qui mettait sur la route des terriens germaniques assemblés en horde cette poignée de gens de mer. [...] Et comme elle est touchante, cette raideur de mouvements par où se trahissait "l'inexpérience de ces oiseaux de mer auxquels on rognait les ailes". Les voilà donc, ces Bretons (car ils le sont pour la plupart), aux extrêmes confins de la France orientale ; ces marins, les voilà dans la boue et l'eau douce ; ces pèlerins des brumes, ils défendent là, au seuil d'une ville assoupie, le patrimoine et l'honneur d'une civilisation de lumière. »

- 22 Il conclut, après avoir évoqué l'évacuation de Dixmude :

« Les marins la regardent de par delà l'autre rive de l'Yser maintenant submergée, et ils lui voient une figure de leur Bretagne ; car au bord de ce lac immobile, en pointe sur cette mer morte, Dixmude est pour eux mieux qu'un cap. Cité de nostalgie jusqu'au bout, elle leur apparaît – Le Goffic a raison – un Quiberon désagrégé³⁸. »

- 23 Suivront, entre autres ouvrages, *Les Marais de Saint-Gond*, où combattent les 10^e et 11^e corps, bretons, sous le commandement du général Foch, installé près de Morlaix juste avant-guerre et, en 1916 toujours, *Bourguignottes et pompons rouges*, reprenant notamment ses « Scènes de la mobilisation en Bretagne », déjà publiées dans le *Petit Parisien*, puis cinq autres récits militaires hagiographiques qui assureront à ce régionaliste une aura nationale et une élection à l'Académie française en 1930. Certes, la valeur des textes de Le Goffic comme témoignages a été très sévèrement mise en cause en 1929 par Jean Norton Cru. L'ancien combattant le stigmatise pour « les contes et légendes dont il remplit sa compilation d'anecdotes du front », notamment sur la question de la place de la baïonnette dans les combats : « quant aux civils comme Le Goffic, bien placés pour voir, ils montrent la lame animée d'un va-et-vient qui troue un corps à chaque pointée » se désole-t-il, parlant plus loin des « historiques romancés à la Le Goffic³⁹ ». Qu'importe à vrai dire : le message de Le Goffic sur l'action des Bretons reste.

- 24 Il est vrai, de manière plus générale, que les auteurs bretons sont rares chez Jean Norton Cru. Il ne retient parmi les « témoins » dignes de foi que l'amiral Ronarc'h, qui publie *Souvenirs de la guerre* en 1921⁴⁰. Pas un Breton, par ailleurs, parmi les romanciers sur lesquels il s'attarde, peu parmi les auteurs de journaux ou souvenirs, pour reprendre sa classification. Il est vrai que l'on peinerait à trouver des œuvres marquantes, les plus importantes étant postérieures à la publication de *Témoins*⁴¹. Quant à certains des poètes et romanciers évoqués, dès les années de guerre, par Yves Le Febvre dans les pages de *La Pensée bretonne* ou Émile Gilles dans les colonnes du *Journal de Pontivy*, ils ne publient guère, au mieux, que de modestes recueils, le plus

souvent de courts textes destinées à des revues et journaux. Le cas de Joseph Berthier est de ce point de vue représentatif. Le *Journal de Pontivy* publie en effet plusieurs de ses textes, souvent très courts – deux ou trois colonnes à la une –, relevant de ce « genre brouillé, entre fiction et réel, entre récit et roman » décrit par Nicolas Beaupré au sujet de l'écriture de guerre⁴². Si la violence de certaines descriptions peut surprendre pour une part, amenant l'historien à s'interroger sur le fait de savoir si ces textes auraient pu échapper à la censure ailleurs qu'en cette modeste place militaire qu'est Pontivy, l'absence de toute postérité limite grandement la portée de cette œuvre.

- 25 Pourtant, comme pour les peintres – l'on pense entre autres à Lemordant, abondamment évoqué par le même *Journal de Pontivy* ou *La Pensée bretonne* –, la participation aux combats, la blessure ou la mort héroïque deviennent pour certains des auteurs bretons des accélérateurs de notoriété littéraire. C'est notamment le cas du « jeune barde léonais Joseph Le Bras, tombé glorieusement au champ d'honneur, du côté d'Arras, à l'âge de 26 ans, et dont la mort est un nouveau deuil pour la Bretagne » explique Émile Gilles dans l'édition du 14 novembre 1915 :

« Dans l'intention de rendre hommage à [sa] mémoire, quelques amis du disparu ont décidé de réunir et de publier en un volume les écrits épars qu'il a laissés. M. Camille Le Mercier d'Erm, chargé de recueillir les éléments de ce livre posthume, sera reconnaissant aux personnes qui voudront bien l'aider dans sa tâche en lui communiquant les écrits de Joseph Le Bras (poèmes, articles, lettres etc. en breton ou en français, en prose ou en vers, imprimés ou manuscrits) qu'ils pourront posséder⁴³. »

- 26 Les « écrits de Joseph Le Bras » nous dit le texte, « poèmes, articles, lettres etc. [...] en prose ou en vers, imprimés ou manuscrits », « en breton ou en français » aussi et surtout. Une dimension ici essentielle, en ce qu'elle constitue, pour une part, une originalité : l'affirmation d'une littérature en langue régionale pour laquelle la Grande Guerre constitue un ressort essentiel.

Écrire la Grande Guerre en breton : l'affirmation de la seule petite patrie ?

« La guerre a fait du bien aux Bretons. Au lieu d'avoir honte de leur origine, ils lèvent fièrement la tête aujourd'hui. La fierté de la race, qui s'était endormie il y a cent vingt ans dans la tombe du dernier chouan, s'est réveillée à la voix du canon. Maintenant, ils savent combien beau est le nom de Breton, combien noble est leur race. »

- 27 Tels sont les mots que l'aspirant Jean-Pierre Calloc'h rédige – en breton – dans son carnet le 28 août 1915, donnant implicitement sa préférence à la petite plutôt qu'à la grande patrie⁴⁴.
- 28 L'homme n'est en rien représentatif de l'ensemble des combattants bretons de la Grande Guerre : originaire de l'île de Groix, cet ancien séminariste – la célébration des chouans n'est pas anodine ici – est connu pour son engagement régionaliste, notamment en faveur de la langue bretonne. Le barde Bleimor – puisque c'est ainsi qu'il signe un certain nombre de ses textes – a déjà publié avant-guerre des poèmes dans *Dihunamb*, mensuel en breton dirigé par Louis Henrio, ou, depuis août 1914, dans la revue *Kloch'di Breizh - Le Clocher breton*. Mobilisé en février 1915 à 27 ans, son niveau d'études lui permet de suivre une formation d'officier à Saint-Maixent. Promu aspirant le 20 août, il vient tout juste de rejoindre sur le front le 318^e RI, le régiment de réserve

de Quimper, lorsqu'il écrit ces lignes qui disent bien un certain nombre des évolutions alors en cours. Mais c'est sa mort surtout, en 1917, qui fait du militant régionaliste un « grand poète » selon René Bazin, un « vrai Breton, vrai chrétien, vaillant soldat » pour Joseph Loth, un « bon soldat breton » selon Pierre Mocaër. C'est ce dernier qui fait éditer en 1921 *À genoux*, un recueil de poèmes du Grouillon, devenu le symbole de l'alliance entre la grande et la petite patrie ; une alliance célébrée par Pierre Mocaër dans sa préface, mais dénoncée par Mordrelle dans *Breizh Atao*, nous l'avons vu.

- 29 De manière plus large, Calloc'h illustre, pour une part, cette espèce de réinvestissement de la « bretonnité » alors à l'œuvre, sa visibilité nouvelle en tout cas. Les traces en sont multiples, dépassant le seul cadre de la littérature, des pratiques micro-toponymiques dans les tranchées à l'intégration de binious et bombardes dans certaines musiques de régiments dont les dépôts sont en Bretagne, de manière très officielle donc. Les lettres n'y échappent pas, sous des formes très variables. Ainsi de la publication de textes en breton dans certains « journaux de tranchée ». L'on est, autant que l'on puisse en juger, au niveau de la littérature « populaire », même si tout indique que les auteurs sont des lettrés, maîtrisant parfaitement le breton littéraire : ainsi de Jules Gros, linguiste de premier plan après-guerre, à qui l'on doit, par exemple, les rubriques en langue bretonne de *Grenadia*, le journal du 41^e RI de Rennes⁴⁵ ; ainsi de « Jules ar Breizad », auteur d'une bonne partie des textes en breton publiés dans *Le Biniou à poils*, le journal du 248^e RI de Guingamp. Il n'est pas anodin d'ailleurs que, parmi les articles que l'on trouve dans cette dernière publication, figure, à côté de textes signés par Anatole Le Braz, le *Bro Goz va zadou – Vieux pays de mes pères* – un chant promu « hymne breton » au congrès de l'Union régionaliste bretonne en 1904, dû au barde Taldir, François Jaffrenou, celui-là même dont le *Journal de Pontivy* donnait des nouvelles en 1915.
- 30 La chanson est d'ailleurs un autre moyen de réaffirmation de cette identité bretonne. En 1916, Fanch Gourvil lance par exemple la publication de *La Chanson bretonne au front*, avec pour objectif affiché de donner aux combattants bretons « le désir de connaître davantage [leur] littérature nationale » et d'aviver « en [eux] le goût de [leur] langue »⁴⁶.
- « Bretons ! Votre langue, l'un des plus nobles idiomes qu'ait créé l'humanité, n'est point de celles que l'on doit mépriser [...]. De ces ancêtres, vous n'avez pas le droit de rougir [...]. Soyez en fiers : votre fierté nationale vous donnera conscience de votre valeur individuelle. »
- 31 Cette fierté bretonne affirmée – ici dans sa préface... en français – se veut aussi pour une part une réponse au patriotisme outrancier affiché par un autre Breton, Théodore Botrel, « barde des armées », dont on connaît les chansons à portée nationale – la fameuse *Rosalie* notamment – mais qui se risque cependant à composer quelques chants en breton, notamment *Kousk, soudardik – Dors, petit soldat*. Pour lui aussi, la langue bretonne devient en quelque sorte un indispensable « signe extérieur de bretonnité », même si les critiques ne manquent pas⁴⁷.
- 32 Le cas des *gwerziou* est particulièrement intéressant : non seulement les auteurs de ces « complaintes » sont souvent issus de milieux plus modestes voire populaires – ainsi qu'en atteste l'inégale qualité de leur expression écrite –, mais ces chants, diffusés par le biais de feuilles volantes, sont composés à destination d'un public lui aussi plus populaire. Certes, ces *gwerziou* n'ont rien de très nouveau dans leur forme : elles s'adaptent à la situation du moment, décrivant entre 1914 et 1919 la guerre en cours comme elles avaient pu évoquer « en multiples couplets, les infanticides, les naufrages,

les retours de guerre » ainsi que l'explique Pierre Jakez Hélias dans *Le Cheval d'orgueil*, et comme elles diront, plus tard, la guerre d'Espagne, l'Occupation, le marché noir ou le lancement de *Sputnik*⁴⁸. Rarement – jamais ? – un événement n'avait suscité une telle production et partant, sans doute, une telle diffusion, cantonnée il est vrai à la seule Basse-Bretagne⁴⁹. Une soixantaine d'entre elles ont pu ainsi être collectées, racontant aussi bien *Ar Bermission* – la permission – que le rôle des fusiliers-marins de l'amiral Ronarc'h à Dixmude – *Martoloted Breiz e Dixmud*. Certaines de ces chansons sont d'ailleurs très clairement le fait de combattants eux-mêmes, qui y décrivent leur expérience du front, tels ces deux soldats du 248^e RI à qui l'on doit deux *gwerziou* consacrées à leur régiment : il semble que ce soient les deux seuls chants qu'ils aient composés, signe de leur volonté de dire la guerre, même sous cette forme pour une part inhabituelle.

- 33 L'on trouve peu de textes plus « classiques » témoignant de ce besoin d'écrire en breton : la littérature de ce temps de guerre relève très largement de la poésie. Certes, Auguste Bocher publie dans *Kroaz ar Vretoned* à partir de 1917 – et jusqu'en 1920 – « Notennou Brezel », récit de son expérience du conflit. Mais les rares publications en prose que l'on puisse identifier sont plus tardives. C'est en 1933 par exemple que Loeiz Herrieu – Louis Henrio – publie les premiers passages de *Kamdro an Ankou, Le tournant de la Mort*, dans une « langue riche et coulante », celle d'un « excellent bretonnant » nous dit Daniel Carré⁵⁰. Au même moment ou presque, dans un style cependant moins élaboré, marqué par ses origines trégorroises, *Eul Labourer* – le laboureur –, en fait Joseph Lech'vien, fait paraître de manière anonyme *War hent ar gêr – Sur la route de la maison* –, « l'histoire de trois prisonniers bretons pendant la Grande Guerre 1914-1918 écrite par l'un d'eux », opuscule destiné à soutenir le journal *Breiz*, hebdomadaire catholique en langue bretonne dirigé par Yves Le Moal qui paraît de 1927 à 1939⁵¹. L'objectif de ces auteurs est cependant sans doute différent : la guerre apparaît comme un simple prétexte, le sujet faisant vendre sans doute – justifiant le choix de cette thématique pour *War hent ar gêr*. Il intéresse aussi un lectorat qui peine à faire son deuil, compliquant sans doute la tâche d'un Loeiz Herrieu qui tente vainement de justifier le fait qu'il ait pu « dénigrer la guerre, les officiers et [ses] camarades » dans son récit⁵². Il est, de manière plus globale, le support de la dénonciation d'un type de rapports à la France.
- 34 La Grande Guerre apparaît en effet comme la matrice de l'affirmation, par une petite élite intellectuelle, d'une véritable revendication autour de la langue bretonne, par le biais de l'écrit et plus encore de la littérature, en un breton littéraire en cours d'établissement⁵³. Ce sont ces auteurs qui vont alimenter le mouvement régionaliste mais aussi autonomiste dans l'entre-deux-guerres, en large déconnexion avec l'essentiel des revendications de la population bretonne. Pour eux cependant, la langue est un élément central : dès mars 1920, Maurice Marchal dénonce le fait que la guerre ait « débrettonnisé en maints endroits, c'est-à-dire tristement francisé [...] le "pays". [On ne saurait] trouver admirables les mœurs d'apaches et le *langage assorti* qui se sont implantés de fraîche date dans la plupart de nos vieux bourgs⁵⁴. »
- 35 Déconnecté des réalités du temps, le militant breton n'en dit pas moins, implicitement, la mutation fonctionnelle de la langue bretonne au cours de la guerre : d'outil de communication usuel, elle s'est muée en moyen d'affirmation identitaire, s'en trouvant par là même fragilisée.

36 Déjà, dans une lettre – en français – du 31 janvier 1916 adressée à Achille Colin, Jean-Pierre Calloc'h, ce « poète exquis », cet « écrivain de grand talent » selon Émile Gilles, cet « homme d'action et écrivain breton » selon Yves Le Diberder, cofondateur avec lui de la revue *Brittia* avant-guerre, écrivait :

« Il faudra, après la guerre, faire quelque chose pour la Bretagne et sa langue. Si je dois mourir dans mes bottes, ici ou là avant la fin, l'un de mes plus grands chagrins, en mourant, sera de ne pouvoir donner mon effort avec les autres, sous le drapeau breton⁵⁵. »

37 Et l'on trouverait, sur le fond, des propos assez semblables sous la plume du socialiste Émile Masson, professeur du lycée de Pontivy, président de la section littéraire de l'Union régionaliste bretonne, dans une tribune du *Journal de Pontivy* d'août 1917 :

« C'est notre honneur à nous, Bretons, c'est l'honneur aussi des Français, pour qui ces héros sont morts, et que leur mort a sauvés de l'opprobre, d'exalter cette langue vénérable et de faire que leurs enfants croissent en elle, s'instruisent en elle, et se glorifient d'elle dans le monde. Notre langue bretonne aussi, car le sang et le martyr de tous ceux qui l'ont parlée en mourant pour la liberté des peuples, a bien mérité d'être immortelle et d'être libre⁵⁶ ! »

Conclusion

38 Au final, on le voit au terme de cette première approche exploratoire, c'est avant tout le sentiment de complexité des rapports à l'identité régionale qui ressort de la lecture de nombre des œuvres littéraires concernant la Bretagne dans la Grande Guerre.

39 On y retrouve certes, à grand traits, les principales conclusions de Nicolas Beaupré à une autre échelle : la région n'est, pour une part, que la nation en miniature. Mais la région – et notamment la Bretagne – a aussi un certain nombre de caractères propres. S'y joue de ce fait l'affirmation croissante d'une identité spécifique, posée de manière plus positive, plus nette, y compris par le combat pour la nation, articulant appartenance à la grande et à la petite patrie, selon des dosages et des modalités fort variables cependant. La littérature y contribue largement, par la visibilité qu'elle donne à cette affirmation, quand bien même son rôle ne se limiterait pas à cela. Et, après la Grande Guerre, alors que s'affirme un mouvement clairement autonomiste, séparatiste, justifiant ses positions par les sacrifices consentis entre 1914 et 1918, c'est pour une part sur les œuvres de guerre de quelques écrivains-combattants bretons, dont Jean-Pierre Calloc'h, que ce mouvement s'appuie.

40 Faut-il pour autant conclure à une spécificité de la littérature bretonne de ce point de vue ? Sans doute pas. Si l'autonomisme est sans doute plus fort ici qu'en bien d'autres régions, la reformulation des identités locales, le renouvellement du militantisme régional au lendemain de la Grande Guerre, invitent à des études comparatistes bien au-delà des sempiternels contrepoints que constituent, pour la Bretagne, Corse ou Pays basque. De Calloc'h à Pourrat l'Auvergnat, de Botrel à Caseboune le Béarnais⁵⁷.

NOTES

1. Olivier Mordrelle, « Ar en Deulin », *Breizh Atao*, n° 5-6, mai-juin 1921.
2. Au-delà de quelques monographies, telles les travaux de Gwendal Denis (*Fañch Eliès-Abeozen (1896-1963). Sa vie, son œuvre*, thèse en études celtiques, Rennes 2, 1988), de Daniel Carré (*Loeiz Herriou, un paysan breton dans la Grande Guerre : analyse de sa correspondance avec son épouse*, thèse en études celtiques, Rennes 2, 1999) ou d'Erwan Hupel (« Une chanson aux lèvres », dans Gwendal Denis (dir.), *Mémoire et trauma de la Grande Guerre. Bretagne, Catalogne, Corse, Euskadi, Occitanie*, s.l., TIR, 2010, p. 227-238, sur l'œuvre de guerre de Jean-Pierre Calloc'h), signalons les synthèses – fort lacunaires sur ce thème – que constituent Jean Balcou et Yves Le Gallo (dir.), *Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne*, Paris-Genève, Slatkine, 1987 et Yannick Pelletier (dir.), *Histoire générale de la Bretagne et des Bretons*, Paris, Nouvelle Librairie de France, 1990.
3. Les frontières – sans doute trop floues – du corpus ainsi défini permettent cependant, dans la phase exploratoire qui est la mienne à ce stade de la recherche, de ne rejeter aucun auteur d'emblée.
4. Cet article doit beaucoup aux échanges avec Didier Guyvarc'h. Qu'il en soit ici remercié. L'aide de Renan Donnerh, Erwan Hupel ou Yann-Fañch Kemener a été particulièrement précieuse sur certains points.
5. Gabriel Chevallier, *La Peur*, Paris, Le Dilletante, 2008 [1^e éd. 1930], p. 140.
6. Il est, me semble-t-il, révélateur qu'en évoquant une série de blessés, M. Dugard (« Âmes de France », *Revue de Paris*, nov.-déc. 1915, p. 821) ne signale l'origine que de l'un d'entre eux, aux caractéristiques d'ailleurs très proches de celles décrites par Gabriel Chevallier pour son « petit Breton », dans un article publié en 1915 dans la *Revue de Paris* : il s'agit d'« un paysan breton qui, les mains crispées aux barreaux de son lit de fer, supporte un coup de bistouri et l'extraction d'un éclat d'obus sans laisser échapper autre chose qu'un bref gémississement ». Le blessé précédent n'est décrit que comme « charretier », le suivant comme « mécanicien de village ».
7. Gabriel Chevallier, *La Peur*, p. 131 et 321.
8. *Ibid.*
9. Il ne saurait bien sûr être ici question d'une approche strictement quantitative. Notons qu'Henri Barbusse, *Le Feu*, Paris, Flammarion, 1916, p. 17-18, se montre plus éclectique dans ses références régionales. « Nous sommes de toutes les races. Nous sommes venus de partout » écrit-il, associant à Biquet – un « Breton pas équarri, à peau grise, à mâchoire de pavé » – Poterloo, « le mineur de la fosse Calonne », Mesnil, « le confortable pharmacien de sous-préfecture normande », Lamuse, « le gras paysan du Poitou », Barque à l'accent faubourien, un Morvandiau, signalant encore « l'accent quasi-belge et chantant de ceux "de ch'Nord" venus du 8^e territorial » et « le patois s'exhalant des groupes que forment entre eux, obstinément, au milieu des autres, comme des fourmis qui s'attirent, les Auvergnats du 124 ».
10. Sur ce point, voir Yann Lagadec, « L'approche régionale, quelle pertinence ? Le cas des combattants bretons dans la Grande Guerre », dans Michaël Bourlet, Yann Lagadec et Erwan Le Gall (dir.), *Petites patries dans la Grande Guerre*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013, p. 29-69.
11. « Avec les Bretons dans la bataille de France (14-23 juillet 1918) », *Études de théologie, de philosophie et d'histoire*, 1918, p. 563-578.
12. *Ibid.*, p. 573 et 575.
13. « Impressions de guerre. I. Impressions d'aumônier », *Études de théologie, de philosophie et d'histoire*, 1916, p. 74.

14. Commandant Émile Vedel, *Nos marins à la guerre. Sur mer et sur terre*, Paris, Payot, 1916, p. 238.
15. *Ibid.*, p. 253-254.
16. Nicolas Beaupré, *Écrits de guerre, 1914-1918*, Paris, CNRS Éditions, 2013, p. 268 sq.
17. Gabriel Bounoure, « Images de la Grande Guerre. Alain René », *La Revue de Paris*, 1916, p. 539 et « Images de la Grande Guerre. Champ de bataille », *La Revue de Paris*, 1914, p. 317. On doit aussi à Gabriel Bounoure un long article publié en deux livraisons en 1921, consacré à « La 22^e division au chemin des Dames, le 27 mai 1918 », *La Revue de Paris*, 1921, juillet-août, p. 719-748 et sept.-oct., p. 34-72 dans lequel il s'érige en défenseur des troupes de cette division qui, au premier jour de l'opération *Blücher*, cédèrent sous le nombre, provoquant une rupture du front sur l'Aisne.
18. Gabriel Bounoure, « Images [...] », p. 561.
19. *Ibid.*, p. 317.
20. *Ibid.*, p. 313.
21. *Ibid.*, p. 561.
22. Roland Dorgeles, *Les Croix de bois*, Paris, Albin Michel, 1993 [1^e éd. 1919], p. 160.
23. Roger Verceles, *Capitaine Conan*, Paris, Albin Michel, 2013 [1^e éd. 1934], p. 15.
24. *L'Ouest-Éclair*, 11 décembre 1934.
25. Sur ce point, voir Didier Guyvarc'h et Yann Lagadec, *Les Bretons et la Grande Guerre. Images et histoire*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013, p. 168-191.
26. Voir, dans cette même livraison, la contribution de Benoît Kermoal.
27. Émile Gilles, *La Chouannerie et ses victimes. Corentin Le Floch, député aux États généraux de 1789*, Pontivy, Anger, 1909. On lui doit aussi *Au cœur de la Bretagne. De Pontivy à Locminé, Josselin et Ploërmel*, Pontivy, Anger, 1913 et, au lendemain de la guerre, *Le Petit poilu du Faouët*, Pontivy, imprimerie Angers, 1919, préfacé par Charles Le Goffic.
28. *Journal de Pontivy*, 17 octobre 1915. Dans *La Pensée bretonne* de février 1917, Yves Le Febvre publie « une des dernières lettres » de Joseph Berthier, en date du 29 octobre 1916, présentée comme ayant « la valeur d'un testament politique et littéraire » : « Elle honore Berthier. Elle honore aussi *La Pensée bretonne* à laquelle J. Berthier appartenait de tout son cœur héroïque de Breton et de Français ».
29. *Journal de Pontivy*, 6 décembre 1914.
30. *Ibid.*, 24 octobre 1915. L'article précise que « ses dernières paroles furent : "Vous direz à mon père que je suis mort en Breton !" »...
31. *Ibid.*, 6 décembre 1914. Charles Géniaux, né à Rennes en 1870, est avant tout un écrivain orientaliste. Grand prix de l'Académie française, il est l'auteur d'une trentaine d'ouvrages consacrés notamment à l'Afrique du Nord où il voyage entre autres pendant la guerre, comme le rappelle Émile Gilles dans ses chroniques du *Journal de Pontivy*.
32. *Ibid.*, 14 novembre 1914. Émile Gilles ne signale pas ici que Le Febvre, exempté pour raisons médicales, s'est porté volontaire. Il ne dira jamais non plus qu'il ne connaîtra de la guerre que les dépôts bretons.
33. *Ibid.*, 7 novembre 1915.
34. Voir, dans cette même livraison, la contribution de Pierre Cornu sur Henri Pourrat.
35. « Théodore Botrel, en se rendant à la Carrière Prat pour y donner une audition de ses chansons aux poilus des tranchées de Quennevières, a été pris d'un malaise subit, provoqué par le surmenage de dix-sept mois d'incessantes randonnées à travers les cantonnements du front. Il dut être transporté d'urgence à l'ambulance de Tracy-le-Mont. Il est aujourd'hui en traitement à l'hôpital militaire de Compiègne. Nos vœux de prompt et complet rétablissement » (*Journal de Pontivy*, 23 janvier 1916).
36. Charles Le Goffic, *Dixmude. Un chapitre de l'histoire des fusiliers marins*, Paris, Plon, 1915. On trouverait des propos du même genre chez Paul Broise, *Le Cimetière de Dixmude (octobre-novembre 1914). Récit d'un fusilier marin*, Lorient, Catherine, 1917, ouvrage d'ailleurs préfacé par Le Goffic.

37. Henri Clouard, « Dixmude (À propos du livre de M. Ch. Le Goffic) », *Revue hebdomadaire*, juin 1915, p. 247-248.
38. *Ibid.*, p. 256-257.
39. Jean Norton Cru, *Témoins. Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 2006, p. 29 et 487.
40. Il consacre une notice à Georges Veaux, aide-major au 41^e RI de Rennes, qui relate les débuts de la guerre dans *En suivant nos soldats de l'Ouest*, édité en 1917, déjà publié cependant par épisodes dans *L'Ouest-Éclair* dès 1916.
41. C'est le cas notamment du roman *Le Sang noir*, œuvre du Briochin Louis Guilloux, qui ne paraît qu'en 1935. Voir Nicolas Beaupré, « Louis Guilloux et la Première Guerre mondiale », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 175, 1994, p. 3-19.
42. Nicolas Beaupré, *Écrits de guerre [...]*, p. 182.
43. *Le Journal de Pontivy*, 14 novembre 1915.
44. Yann-Ber Calloc'h, *Ar en Deulin. À genoux. Recueil bilingue*, sl, Kendalc'h/Breizh Hor Bro, 2003 [1^e éd. 1921], p. 227.
45. Sur ce point, voir Eugène Delahaye, *Quarante ans de journalisme, 1906-1946*, Rennes, Imprimerie provinciale de l'Ouest, p. 52-69. Journaliste avant-guerre au très catholique et conservateur *Nouvelliste de Bretagne*, il raconte comment le journal, tiré tout d'abord « sur le duplicateur du bureau du colonel » commandant le 41^e RI, est ensuite imprimé sur les presses de *L'Éclair de l'Est* à Nancy. Une vingtaine de numéros paraissent jusqu'en 1918. Les articles de Jules Gros en breton sont visés par l'état-major de l'armée dont dépendent la 131^e DI et le 41^e RI : de fait, la validation de ces textes par le colonel Mézières, commandant du régiment, suffit aux niveaux hiérarchiques supérieurs pour autoriser la publication... sans même chercher à comprendre ce qui y est dit.
46. Fanch Gourvil, *La Chanson bretonne au front*, Rennes, F. Simon, 1916. Notons qu'il a été lui-même affecté, durant la guerre, au contrôle postal des lettres en langue bretonne.
47. Dans les *Cahiers bretons* de septembre 1918, Louise Bodin consacre un article au « botrélisme » : « Quand [Botrel] a vu que le botrélisme était quasiment considéré comme un instrument de victoire dans les hautes sphères civiles et militaires – quelque chose comme l'eau de Jouvence de l'abbé Soury, ou les pilules Pinck, avec attestations et portrait –, Botrel a cru que c'était arrivé, et qu'il avait du génie. Il dit négligemment que, sans lui, certaines attaques n'auraient pu réussir. Mais, malgré tous les *Arock Bretoned*, les *Kenavo*, les sabots de bois et les sainte Anne d'Auray, dont sont émaillés ses deux livres, la Bretagne n'y est vraiment pour rien. J'en appelle à tous ceux qui, depuis, plus de trente mois, ayant aux fibres les plus secrètes de leur cœur la nostalgie de leur Bretagne, vivent, pensent, souffrent, agissent une guerre effroyable. Entre tant d'éléments divers, de complexités, de péripéties dont elle est la synthèse formidable, le botrélisme n'en aura sans doute été que le moindre ridicule, sinon le moins surprenant » ; Louise Bodin « Botrel, ou plutôt le botrelisme », *Cahiers bretons*, sept. 1918, p. 46.
48. Pierre-Jakez Hélias, *Le Cheval d'orgueil. Mémoires d'un Breton du pays bigouden*, Paris, Plon, 1975, p. 184 ; voir de manière plus générale Serge Nicolas et Thierry Rouaud, *Quand les Bretons chantaient l'histoire*, Gourin, Éditions des Montagnes noires, 2013.
49. Sur cette question, voir une première approche dans Ronan Le Coadic, « La souffrance en chantant », dans Gwendal Denis (dir.), *Mémoire et trauma [...]*, p. 135-187.
50. Daniel Carré, « La forteresse intérieure », dans Gwendal Denis (dir.), *Mémoire et trauma [...]*, p. 197 et Loëiz Herriou, *Le tournant de la mort*, Rennes, TIR, 2014.
51. Eul Labourer, *War hent ar gêr. Istor tri brizonier Breizhat e-pad ar brezel bras 1914-1918 skrivet gant unan anezho*, Plabennec, Nadoz-Vor Embannaduriou, à paraître. On trouve d'ailleurs des témoignages du même genre publiés en Haute Bretagne. Le plus connu est sans doute celui

d'Ambroise Harel, édité à compte d'auteur à la fin des années 1920 (Ambroise Harel, *Mémoire d'un poilu breton*, Rennes, Ouest-France, 2009).

52. Daniel Carré, « La forteresse [...] », p. 199-200. « Si j'ai montré, je l'avoue, l'envers de la guerre, c'est que malgré tous mes efforts pour chercher à voir et à comprendre, je n'en ai jamais vu le bon côté, ce seul côté que l'on nous dépeignait à l'école et dans les livres » écrit-il. Et de conclure : « J'ai compris que l'amour de la patrie, pas plus que l'amour d'autre chose, ne peut se décréter. »

53. À en croire Yves Le Diberder, le rôle de Jean-Pierre Calloc'h est d'ailleurs important dans ce processus : « Parfaitement au courant de notre langue nationale dans tous ses dialectes, il y était arrivé à une grande maîtrise. Il travaillait encore à la perfectionner, et il aura été un de ceux qui auront le plus fait avancer la restauration et l'unification du breton littéraire » ; *Le Journal de Pontivy*, 29 avril 1917.

54. Maurice Marchal, « La question bretonne. II. La Bretagne moderne », *Breiz Atao*, n°3, mars 1930.

55. http://fr.wikisource.org/wiki/%C3%80_genoux/Lettres_choisies, consulté le 18 février 2015.

56. *Le Journal de Pontivy*, 5 août 1917.

57. Julien de Caseboune, *Un Soldat béarnais dans la Guerre*, Pau, Institut béarnais et gascon, 2011.

RÉSUMÉS

L'étude de la littérature *de* guerre et de la littérature *en* guerre, encore inégale à l'échelle de la Bretagne, est sans doute l'une de ces voies demeurant trop peu suivies pour tenter de comprendre comment la Grande Guerre contribue ici tout à la fois à la révision d'une partie des stéréotypes associés à la région et à l'affirmation plus claire – et plus large... – d'une certaine identité bretonne.

C'est ce que cette contribution souhaite illustrer, en s'intéressant à la fois à la figure du Breton dans la littérature *de/en* guerre « nationale », à la littérature bretonne en français mais aussi à la littérature en breton. Comment interpréter le fait que, dans son roman *La Peur*, Gabriel Chevalier ne mentionne que deux origines régionales, dont celle d'un Breton ? Que nous disent un Charles Le Goffic ou un Théodore Botrel de l'identité bretonne en guerre ? Que penser de la postérité des poèmes en breton de Jean-Pierre Calloc'h – le barde Bleimor – tué au combat en 1917, ou encore des *gwerziou*, ces chants populaires sur feuille volante dont une soixantaine au moins, édités pendant la guerre, évoquent très explicitement le conflit ?

Telles sont quelques-unes des pistes que cette contribution tente d'éclairer.

The study of war literature and literature at war is still incomplete in Brittany. Yet, although undoubtedly one of the less traveled, this road would lead us to a better understanding of how the Great War changed the way Brittany was seen and saw itself. The war put an end to some of the preconceived ideas about the region. It also led to a clearer definition of Breton identity.

This is what this paper will try to illustrate. It will first focus on the image of the Breton in the French "national" war literature and literature in war. Then, it will study the Breton literature produced in French during the war and finally the Breton literature produced in Breton during the war. How can we understand the fact that in his novel, *La Peur*, Gabriel Chevalier mentions only two regional origins, one being a Breton? What can we learn from Charles Le Goffic or Théodore Botrel about Breton identity at war? What is the posterity of Jean-Pierre Calloc'h's –

the bard Bleimor – Breton poems? And what about gwerziou? At least sixty of these popular songs evoke the conflict.

INDEX

Index chronologique : Grande Guerre, Première Guerre mondiale

Index géographique : Bretagne

Mots-clés : littérature, identité régionale, langue bretonne

Keywords : literature, regional identity, Breton, Brittany, Great War, First World War

AUTEUR

YANN LAGADEC

Maître de conférences en histoire moderne

CERHIO, Université Rennes 2, UMR CNRS 6258